

Étienne Barilier - MA SEULE ÉTOILE EST MORTE

Gérard, un jeune garçon fasciné par une élève de l'École de danse rencontrée à Cabourg, la suit en coulisses après une démonstration de l'École au Palais Garnier. Avec l'une de ses amies, elle le guide dans une visite vertigineuse des cintres, sous le regard du maître des ruches. Gérard découvre ainsi l'autre face d'un Opéra qu'il ne connaissait jusque-là qu'en spectateur...



L'Apiculteur s'est effacé devant la porte, il attend, l'air bonasse, et laisse les abeilles voleter au-dessus de la passerelle à claire-voie. La princesse raconte, ou se raconte à deux voix, avec la fée, le souvenir de son dernier passage dans ces cintres, quelle hauteur folle, le vertige est inexistant puisqu'il est partout et toujours, et parmi les câbles, les filins, les verticales de métal, on peut toucher du doigt les toiles des décors enroulés, bien sûr, explique-t-elle, nous passons nos journées à Nanterre, c'est beau, c'est lumineux, c'est bien conçu, on ne peut pas le nier, mais ici cela reste le temple, et nous envions celles qui nous ont précédées, et qui vivaient là tout le temps, toute la journée d'école, dans les vieilles salles de classe aux murs lépreux, et puis dans ces salles de répétition, la belle rotonde Zambelli, heureusement qu'on y va parfois pour préparer les spectacles, et tu te rappelles, l'année dernière, les petits billets qu'on a coincés dans les décors, ici, avec nos vœux et nos rêves, on était vraiment trop gamines, et l'un de nos billets qui est tombé sur la tête d'un danseur étoile en répétition.

Elles rient et rient encore, tandis que Gérard a maintenant le regard de la caméra, celui de Dieu, sur la danseuse et Calvero mourant, je t'aime et je crois que j'aurais même la force de te le dire si tu étais seule, mais à quoi bon, je comprends en même temps que je ne te reverrai plus sinon de loin, une ou deux fois l'an, si je me déclarais et que tu me disais oui, rêve absurde et grotesque, que ferions-nous ? Il faudrait que je vive ici caché, que le directeur m'accepte, que je sois, moi, le vrai rat de l'opéra, ou son fantôme. Quand même je vais essayer, il ne sera pas dit que je n'aurai pas tenté quelque chose. J'avais juré de parler, je l'ai fait. J'avais pressenti que tu existais bel et bien à l'Opéra, que je te reverrais, et je t'ai revue. Le destin, c'est le destin, même si je dois en mourir, surtout si je dois en mourir évidemment, et puis quand même, je connais le directeur, M. Xavier Rouché, je le connais, il me connaît. C'est comme si j'avais un câble solide qui me rattache au rêve, un filin comme ceux-ci, que personne ne peut briser, je peux grâce à lui descendre dans le songe. Quand on connaît Virgile, quand on est son ami, Béatrice nous doit un minimum de considération.

Le Foyer de la danse
du Palais Garnier.
Jean-Pierre Delagarde/OnP.

Page de gauche:
L'École de danse de
l'Opéra national de
Paris à Nanterre.
Architecture: Christian
de Portzamparc.
Agathe Poupenev.



Elles ont repris leur marche aux ailes d'ange, l'Apiculteur a refermé la porte et ne les suit même plus; on tournoie dans la descente, Gérard voit d'en haut le diadème de la princesse de cinquième, et celui de la fée, le temps objectif de la visite, que fut-il? M. le Directeur Xavier Rouché déjà se tient là, en compagnie de papa et maman, maman remercie de leur obligeance la princesse et la fée, remercie M. Adrien qui n'était pas si loin; elle regarde son fils avec un sourire chaleureux, inquiet et complice, elle jauge brièvement celle qui avait dansé sur sa musique de Chopin, dans le Grand Hôtel de Cabourg, et brusquement Juliette a disparu côté cour, vers les vestiaires des choristes, avec une petite révérence à l'intention de M. le Directeur, et des deux adultes, pourvu que ce ne soit pas également à son intention à lui, Gérard, et l'on se retrouve dans le foyer de la danse, prodigieuse bonbonnière, festival de dorures, de colonnes aux cannelures spiralées, de lyres feuillues, de satyres musiciens, de femmes dépoitraillées et fleuries, de papillons d'or blanc, de médaillons de danseuses illustres; un miroir immense reflète un rideau de velours cramoisi; il est impossible de concevoir que derrière ce rideau se trouve un rideau de fer, celui qui fermait le hangar d'usine, dans cet univers de métal, de béton, de poutrelles, de poubelles, de panneaux noirs et de lumières dures. Impossible de le concevoir, pour les profanes. Mais Gérard sait qu'il s'agit d'un seul et même monde, et du seul monde possible.

Extrait de: Étienne Barilier, *Ma seule étoile est morte*, éd. Zoé, Carouge-Genève, 2006, pp. 100-101. Reprod. avec l'autorisation de l'éditeur.